

Bernard OBADIA

POUR LE MOMENT

Théâtre

PREMIERE PARTIE

1

Le bureau d'un écrivain public.

A gauche une grande table où repose un ordinateur et de nombreux papiers éparpillés ; deux fauteuils sont disposés face à la table et derrière des étagères remplies de ramettes de papier et de documents reliés.. Impression de désordre domestiqué.

A droite, un vieux canapé et deux fauteuils autour d'une table basse sont habillés de jetés de couleur rouge.

Sur le mur de droite, deux portes : l'une donne accès au bureau, l'autre ouvre sur un escalier qui accède à l'appartement attenant.

Tous les murs libres accueillent de vastes peintures sur toile.

Reine est assise à son bureau et frappe un texte. Olivier passe devant la vitrine , observe de loin mais n'ose entrer. Au bout d'un moment d'hésitations, il entre avec un dossier sous le bras. Reine lève les yeux de sa machine et pointe un regard stupéfait sur cette apparition.

Durant tous ses déplacements, Reine traînera légèrement le pied gauche. Quelquefois, elle posera une main sur la cuisse de cette jambe sans jamais émettre une plainte. Ce jeu scénique devrait quelque peu alourdir sa silhouette pourtant Reine sera capable de légèreté et même d'une certaine fluidité quand elle aura à marcher. Au bout d'un certain temps ce trait physique devra complètement s'intégrer au personnage et ne plus le singulariser.

REINE, *(le souffle coupé)* — Olivier... Toi, ici.

OLIVIER— Bonsoir, Reine.

(Ils se dévisagent longuement comme s'ils avaient besoin de se reconnaître.)

REINE — Si je m'attendais... Comme tu as changé... Tu es un homme, maintenant...

OLIVIER — Reine, je...

REINE — Dix ans..., au moins... Oui, c'est ça... Je sais pas imaginer comment des corps peuvent tourner...

OLIVIER — Pourtant... Et Gertrud Stein...

REINE — Tu n'as pas oublié...

OLIVIER — Chaque fois que je vois ce portrait de Picasso, je pense à ce que tu me disais...

(un temps)

REINE — Olivier..., même ta voix s'est modifiée...

OLIVIER — Tu as cru que j'avais quitté cette ville.

REINE — Non, même pas, non... Je ne sais même pas ce que j'ai cru...

OLIVIER — Ça fera 10 ans..., le 11 janvier, exactement. Depuis un moment, je passe et repasse devant la vitrine, sans savoir comment faire...

REINE — Comme mes clients... Oui, ta voix a vraiment changé..., elle est plus ferme *(Elle paraît soudainement embarrassée par le regard d'Olivier)* Ne me regarde pas comme ça !

OLIVIER — Comment ?

REINE, *(elle détourne ses yeux comme si elle était éblouie par une source lumineuse trop intense.)* — Je t'en prie, tu me fais peur... Non, pardonne-moi, pardonne-moi Olivier, je dis n'importe quoi, je suis si surprise. Excuse-moi... *(silence, puis elle reprend plus bas)* Qu'est-ce que tu es venu faire ici ? *(elle s'approche lentement, il recule)* Je ne recommencerai plus.

OLIVIER *(sur ses gardes)* — Excuse-moi, je crois que je vais revenir un autre jour, je...

REINE — Maintenant que tu es là ! *(elle s'agrippe à une de ses épaules)* Comment tu m'as retrouvée ?

OLIVIER — Pierre Veyan.

REINE — Tu connais Pierre Veyan. C'est un client de la librairie de ton père...

OLIVIER— Je savais que tu avais repris ton nom..., Quand j'ai vu Reine Baurand sur l'annuaire : "Ecrivain Public"...

REINE — Oui, je n'ai rien trouvé de mieux à faire... (encore sur le coup de la surprise) Je rêve, c'est Olivier qui est là devant moi... Tu as vingt trois ans, c'est ça ?

OLIVIER (*bas*) — Oui.

REINE — Qu'est-ce tu fais, maintenant ?

OLIVIER — Des études d'art.

REINE — Tu peins, tu dessines ?

OLIVIER — (*il répond sur le ton de quelqu'un qui se défend*) Non. J'ai fini, un mémoire sur Giorgione. (*il désigne l'enveloppe sous son bras*) Reine, je ne n'ai jamais oublié ce que tu disais sur la peinture, non...

REINE — Tu étais très jeune et tu entendais... Giorgione..., juste Giorgione... Je ne t'ai jamais parlé de ce peintre, non... "Col Tempo"... Trop secret, trop énigmatique pour un enfant.

(*silence*)

OLIVIER — Je suis venu pour ce manuscrit...

REINE — C'est-à-dire ?

OLIVIER — J'ai écrit un texte sur Giorgione, une sorte de biographie imaginaire.

REINE — Juste ça !

OLIVIER — Oui.

(*Elle considère un instant puis va à sa rencontre et s'immobilise très près de lui.*)

REINE — Olivier, tu rappliques ici et tu viens me proposer un travail de frappe, comme un client de passage...

OLIVIER — Ne confonds pas Reine, tu te trompes de personne !

REINE — *(vive)* Tais-toi ! , ne dis pas ça ! Laisse ton père où il est !

OLIVIER — Reine !

REINE — Quelle misère, je fous tout en l'air ! Se croire forte, penser que les mots peuvent s'appliquer comme une peinture, couche sur couche. Mais ils se découvrent l'un, l'autre... Non, non... N'en prend aucun, jamais. Laisse les filer, se défaire... Olivier, viens assois-toi..., je t'en prie. Reste ici, là près de la lumière.

(un temps)

OLIVIER — Je t'ai toujours vu au milieu de toiles, dans des odeurs de peintures... Toi dans les papiers..., tu les fuyais... Cette machine, ces dossiers... "Reine Baurand, Ecrivain public"...

REINE — Et alors ? *(comme pour elle-même)* Des gens viennent ici pour des mots. Ils n'en trouvent pas pour dire qu'ils aiment ou qu'ils détestent... Qu'ils ne peuvent vivre ensemble. Ils viennent ici pour dire sur une lettre qu'ils ne savent pas écrire. Ils croient que c'est vrai... Je fais semblant de leur apprendre ce qu'ils savent déjà... Il leur faut venir ici pour que ça sorte. Autrement...

(Il la scrute d'une façon énigmatique comme s'il avait enconre besoin de la reconnaître.)

OLIVIER — Tu vis de ça.

REINE , *(bas)* — C'est ce que j'ai trouvé de moins compromettant...

OLIVIER — Comment ?

REINE *(comme pour elle-même)* — J'aurais préféré que tu me demandes une lettre ! *(elle reprend d'une voix claire)* Vous avez gardé mes toiles ?

(un temps)

OLIVIER — Elles n'ont jamais bougé de la cave des Accates... Un jour, Simon les a même entourées de papier kraft pour les protéger.

REINE — Le papier, ça n'empêche pas l'humidité de ronger des tableaux... Alors vous les avez encore...

OLIVIER — La cave des Accates est sèche, rappelle-toi...

REINE (*douloureusement*) — Je me souviens de bien des choses mais pas de la cave des Accates...

OLIVIER (*il tourne le menton vers les toiles accrochées aux murs*) — Tu peins toujours, Reine ?

(un temps)

REINE — Dis-moi, Olivier , Tu ne vis plus aux Accates...

OLIVIER — Laissons ça.

REINE — Répond-moi !

OLIVIER, (*embarrassé et fuyant son regard*) Je t'en prie;

REINE — Il t'a mis à la porte, c'est ça ?

OLIVIER — Je suis parti.

REINE — Ça fait combien de temps ?...

OLIVIER — Près de cinq mois...

REINE — Et où vis-tu ?

OLIVIER — Je m'arrange...

(un temps)

REINE (d'une voix plus ferme) — Olivier, pourquoi tu es ici ?

OLIVIER — Je voulais savoir comment j'étais capable de me présenter devant toi.

(un temps)

REINE — *(d'une voix blanche.)* J'ai décidé de le quitter quand j'ai compris qu'il ne faisait rien de sa mémoire... Qu'il n'en avait pas besoin... Passer des jours à tourner dans sa librairie mais au bout, ne rien faire... Comment tenir une vie entière en écartant sa mémoire ...? Rien faire pour ne pas se souvenir... Quel arrangement... Olivier, tu viens ici, comme si les choses étaient entières, non, non...

OLIVIER — Il fallait beaucoup de force pour tenir quand tout explosait aux Accates. *(un temps)* Nous savons peut-être les mêmes choses, Reine...

REINE — J'ai barré cette époque...

OLIVIER — Tu crois ? *(Tout le corps de Reine frémit à l'écoute de cette interrogation. Olivier respire profondément avant de reprendre.)* Pourquoi tu as changé de nom.

REINE — J'ai repris mon nom.

OLIVIER — Reine BAURAND...

REINE — Je n'ai jamais signé mes tableaux autrement, tu ne le sais pas ? *(un temps)* Montre un peu ce texte. Combien de pages ?

(Elle s'empare du manuscrit et se met à feuilleter les pages avec précipitation.)

OLIVIER— *(il la regarde, surpris puis se résout à lui dire.)* 72.

REINE — Oh, tu écris très serré, ça en fera plus à la frappe. Il faut l'interligne "deux"... même pas de marge. (<< On ne sait rien ou si peu sur Giorgione. La date de sa naissance, celle de sa mort comme sa vie à Venise restent inconnues. Cependant, quelques repères biographiques indiquent...>>

OLIVIER — Ne lis pas !

REINE — Il faudra bien que tu le relises, si je le frappe... *(Olivier vacille sur lui-même)* Qu'est-ce qui t'arrive ?

OLIVIER — *(difficilement)* Je ne sais pas.

REINE — Assois-toi ici... Tu n'es pas bien...

OLIVIER — Non, ça va... *(il s'accroche à une main de Reine pour ne pas tomber.)*

REINE — Tu me fais mal avec ta main... Tu es tout glacé... Non...*(Il s'évanouit)*) Olivier, Olivier, qu'est-ce qui t'arrive ? Olivier répond moi ... Olivier... Qu'est-ce que je vais faire ? Olivier, mon chéri...

(Elle lui applique de petites gifles, le couvre de baiser de façon désordonnée puis lentement il commence à reprendre connaissance.)

OLIVIER *(un peu perdu)* — Où je suis...

REINE — Tu m'as fait peur...

OLIVIER — Qu'est-ce qui s'est passé ?...

REINE — D'où d'un coup là... Tu te souviens où tu es, maintenant ?

OLIVIER — Oui..., oui...

(Ils se redressent ensemble.)

REINE — Tu as mangé ? *(Il émet un signe négatif de la tête.)* Si tu voyais ta tête. *(Il fouille dans les poches de sa veste, trouve une boîte métallique d'où il extrait deux dominos de sucre et les croque aussitôt.)* Ça t'arrive souvent, alors ?

OLIVIER *(embarrassé)* — Je ne sais pas...

REINE — Répond-moi, tu es malade ?

OLIVIER — J'ai les jambes en coton. Il faut que je prenne l'air.

REINE — Je ne te laisse pas sortir dans cet état.

OLIVIER — Je dois rentrer.

REINE — Qui t'attend ? *(A cette question, Olivier l'examine quelques secondes.)* Tu as entendu ?

OLIVIER — Quoi ?

REINE — Où tu habites ?

OLIVIER — Près de la gare.

REINE — C'est pas la porte à côté. Tu vis avec quelqu'un ?

(Il l'observe un peu perdu comme s'il se retenait de basculer dans le vide.)

(Le noir descend)

2

(Plus tard dans la nuit. Une lumière fantomatique couvre l'espace scénique. Reine, serrée dans une robe de chambre, avance d'un pas hésitant vers le canapé et observe Olivier en train de dormir.)

REINE

Il dort déjà...

Ne s'est même déshabillé...

Olivier tu as abandonné la dernière parcelle...

Non, non...

Pas besoin de surveiller l'horizon, il avance sans qu'on bouge...

Tu es là avec ce corps d'adulte...

J'aurais préféré ne jamais te revoir...

Plus besoin d'agiter l'eau trouble...

Moi j'ai trouvé une solution sur les côtés de l'Histoire...

(un temps)

Une fine cicatrice descend de l'oreille..., de l'autre côté aussi...

Il faut s'approcher pour les remarquer...

Il dort comme avant...

(un temps) .

Les cicatrices de ceux qui se font opérer du visage...

Qu'est-ce que c'est...?

Là, on n'aperçoit aucune trace...

(un temps)

Il n'aurait pas dû revenir.

(silence)

Il croyait qu'avec un peu de soufre, il pouvait fabriquer un pétard...

Il s'enfermait dans les toilettes pour débiter le bout des allumettes..., des boîtes entières y passaient...

Non, non...

(un temps)

Olivier... Olivier..., réveille-toi mon chéri...

Je t'en prie...

Je suis partie pour ne pas te voir au moment où tu comprendrais...

(un temps)

Maintenant, il se met à regarder les tableaux...

Il n'en sortira pas indemne...

Bondir avec des mots...

Attraper ce qui reste, juste ce qui reste...

Devant lui, je me sens fragile...

Fausse, fausse l'illusion qui se transmet.

(un temps)

Il a écrit sur *La Tempête*, sait-il au moins ce qu'il fait ?

(un temps)

Il dort déjà..., comme Simon...

J'ai bien fait de lui descendre une couverture..., il fait froid ici...

Pas plus tôt, la tête sur l'oreiller, qu'il dormait déjà.

(un temps)

Combien ont-ils été *endormis* par sa faute ?

Plus il travaillait à dénoncer, à éliminer, meilleur était son sommeil...

Pas besoin de tourner, de se retourner dans le lit pour ne pas penser aux journées...

Même pas...

Même pas...

(un temps)

Pas une seule fois il n'a voulu reprendre l'histoire

"C'était la guerre"...

Avec ça, on peut tout faire, pas besoin de se justifier...

Officiel ...

Ne rien faire de sa mémoire...

Le petit dort bien, heureusement...

Il a encore ses cils d'enfant...

(Le noir descend lentement sur un écran qui émerge des cintres et sur lequel on projette des détails de "la Tempête " de Giorgione. Une musique lente accompagne cette projection. puis le noir survient à nouveau.)

Le Magasin, quelques jours plus tard. Reine travaille devant son ordinateur. Simon entre, à sa vue, elle s'arrête et lance vivement.

REINE — Je t'avais dit au téléphone, de ne pas venir !

SIMON — Je ne pouvais plus attendre. Je sais que tu l'héberges ici.

REINE — Toujours bien informé...

SIMON — Les papiers et les lettres dans la malle...

REINE — Que veux-tu qu'il fasse de ces listes jaunies, de ces articles de presse. Il fallait tout brûler, comme le reste...

(Il s'installe sur le fauteuil posé juste en face du bureau de Reine.)

REINE — Simon, tu vas te lever et quitter immédiatement le magasin !

SIMON, *(la défiant quelque peu)* — Je suis très bien sur ce fauteuil...

REINE — Sors d'ici !

SIMON — Tu le couvres.

REINE — Exactement, j'ai tout arrangé avec lui, je l'ai même aidé à transporté les cartons !

SIMON — N'importe quoi.

REINE *(l'empoigne par une épaule)* — Va-t-en!

SIMON *(se dresse, saisit les deux mains de Reine et les tient à distance tout en la faisant reculer.)* — Non !

REINE — *(en luttant, en se débattant)* Tu as encore de la force..., tu as... Tu me fais mal. Va t-en ! Lâche-moi les poignets..., lâche-moi... Tu me fais mal, Simon. Ah! Ah! *(Elle se laisse tomber, c'est à ce moment là qu'il lâche prise.)* Tu m'as brisé les poignets...

SIMON — Relève-toi.

(un temps)

REINE *(d'un ton rageur)* — Je voudrais qu'il arrive maintenant.

SIMON — Et alors ... Ne reste pas par terre.

REINE , *(elle se redresse avec effort)* — Quand je pense..., l'un et l'autre à quelques jours de distance... Qu'est-ce tu faisais encore le nez dans cette malle..., Ah, ma jambe... Tu voulais trouver des éléments pour écrire ton autobiographie ? "Ma vie", par Simon Varenne ou "Souvenirs de..."

SIMON — Assez !

REINE — Mais attend-le, Simon !

SIMON — *(en même temps)* Tais-toi ! *(un temps puis lentement et d'un ton soudainement grave)* Je ne peux plus rien décider, tu verras... En quittant les Accates, tu as joué ta dernière mise... Tu menaçais bien de partir mais je ne le croyais pas...

REINE — Tu as eu le temps de t'en apercevoir.

SIMON — Tu n'as même pas emporté les toiles, alors le linge... Il a fait ça, lui aussi. *(un temps)* Dis-moi..., quand Olivier a quitté la maison, il est venu chez toi tout de suite ?

REINE — Pose-lui la question .

SIMON — Il est parti avec les vêtements qu'il portait, rien d'autre, mais il a pris soin de vider la malle verte... Pourquoi je n'ai pas brûlé ça avec le reste ?

REINE — Oui...

SIMON — Que fait-il ? Dis-moi ça, au moins.

(un temps)

REINE — Il ne passe ici que le soir..., quand il est sûr de ne plus croiser des clients... Je ne sais même pas où il traîne toute la journée. *(pour elle-même)* “ Je m'arrange...”

SIMON — Qu'est-ce tu dis ? *(un temps.)* Je viendrai le soir, le matin, la nuit, s'il le faut. J'attendrai jusqu'au moment où je le trouverai. Regarde ce que tu es devenue...

REINE — C'est toi qui dit ça !

SIMON — Tu crois que je n'ai pas compris, depuis ?

(Il s'approche d'elle et lui effleure la chevelure d'un geste mêlé de tendresse et de crainte. Reine est littéralement effrayée par ce geste et s'échappe vers les toiles.)

REINE — Va t-en, sors d'ici ! Ne t'approche pas ! Tu me fais encore peur... J'croyais que c'était fini, mais non...

SIMON — Reine...

(soudain le téléphone sonne.)

REINE — Va-t-en. *(elle décroche)* Allô..., Oui. Attendez un moment. Simon va t-en !

SIMON — C'est lui ?

REINE — Tu veux vérifier, viens, prend le combiné !

(Il la contemple longuement, profondément alors qu'elle s'agrippe au combiné et dit d'une voix étouffée.)

SIMON — Je reviendrai.

REINE — C'est ça, disparaît ! *(un temps)* Pourquoi ils ont raccroché ?

(Au bout d'un moment, on, entend des pas sur un escalier. C'est Olivier qui descend de l'appartement et entre)

REINE — D'où tu sors ? Tu étais là-haut ?

OLIVIER — Hein ? (*silence*) Tu m'as menti, j'ai trouvé des toiles entamées, des couleurs, des matériaux...

REINE — Et alors ?

OLIVIER — Tu peins encore.

REINE — C'est des comptes qu'il te faut ?

OLIVIER — Je croyais voir les photos..., quelques'un(e)s au moins.

REINE — Les photos...

OLIVIER — Oui les photos de la maison, celles qu'il a fini par enfermer dans la malle avec les lettres. Tu as laissé tes toiles mais les photos... Montre-les moi, Reine.

REINE — Les lettres... Mais qu'est-ce tu racontes ? Je ne sais même pas de quoi tu parles... "Les photos"...

OLIVIER — Cherche-les, je t'en prie... Tu ne peux pas les avoir égarées (*un temps*) Reine, tu m'entends ? Je peux t'aider à les retrouver... Reine ! (*un temps*) Tu as tout pris avant de partir, je m'en souviens...

REINE — Pourquoi tu me demandes ça, maintenant..., tu n'es pas venu pour les photos, au moins ? (*un temps*.) Je me souviens... Je les posées au milieu de ma valise, juste avant de la fermer..., je ne sais même pas ce qui m'a pris... Un geste mécanique...

OLIVIER — Tu crois ?... Des photos de Simon, des images de votre voyage dans le Piémont..., des photos de la guerre

REINE — Non pas de la guerre...

OLIVIER — Pourquoi tu les as prises ? Je veux les voir... (*un temps*) Un jour, tu as cessé de peindre, tu n'a plus parlé..., tu es partie, tu

REINE — Tais-toi !, tu ne sais pas de quoi tu parles !

OLIVIER — *(vif)* Je suis pas venu pour m'arranger ! Faire comme vous — "bonne figure". Expression tordue... C'est quand on ne sait plus quoi dire, ou montrer qu'on fait "bonne figure", c'est ça non, Reine ..., Reine ..., Reine ? *(un temps et se met chuchoter)* Tu ne dis plus rien... Tu as du travail, c'est vrai, toutes ces pages à rendre... Et puis tous ceux qui attendent que tu leur glisses des mots entre les oreilles, et ceux qui rappiquent avec un magnétophone, ils ont peur d'être sourds, non ? *(monte la voix)* Emma-de-mots, Emma-de-mère, Emma-de-frappe, Emma-de-textes, Reine, Reine ..., tu

REINE — Je ne vais pas me retenir longtemps, de t'envoyer une beigne !

OLIVIER— Emma-de-beignes !

(elle s'avance et le pousse vers les toiles, il se défend en la ceinturant.)

REINE — Tu vas t'arrêter, lâche-moi, lâche-moi Olivier, lâche ce bras ! Toi aussi !

OLIVIER — Lorsque tu te calmeras... C'est ça... Là... Oui...

(un temps)

REINE — Quand je pense que je t'ai permis d'attendre ici... Tu as une force dans les mains... Ne me regarde pas comme ça ! Les photos, tu ne les verras jamais parce que je les ai jetées, je n'en avais plus besoin... Non, non... Même si je les avais encore, tu ne les aurais pas eues. *(un temps)* Tu frappais déjà quand tu étais jeune, tu levais la main chaque fois que tu étais en colère... A l'époque je pouvais encore te retenir... Tu m'as fait mal au bras...

OLIVIER — Pardonne-moi.

REINE — Tu crois que je vais m'arrêter à ça !

(Silence.)

OLIVIER — Le courrier est passé ?

REINE — Le courrier... Oui, il y en a encore eu une lettre... Elle est sur le coin du bureau. *(un temps. Il la saisit, observe la graphie et la cache aussitôt dans une poche de son pantalon.)* Qui t'écris avec ces enveloppes soigneusement fermées ? *(silence)* Tu n'as pas vu que j'étais en train de travailler.

OLIVIER — Reine, tu as cessé de peindre alors que toute ta vie était prise par la peinture..., tu as même laissé les tableaux, aux Accates...

REINE — De quoi tu parles, encore ? Oui !, j'ai tout arrêté ! Oui !, je n'ai rien emporté ! Il vaut mieux tout lâcher quand on n'est pas à la hauteur... Pas besoin de forcer la note... J'ai tenu parole jusqu'à maintenant. Mais tu sais, ça s'ouvre partout, là surtout, quand on essaye de tenir une décision. On se sent à la merci de la moindre défaillance...

OLIVIER — Attend !

REINE — *(elle continue sans entendre)* Olivier, J'ai tenu parole comme ceux qui disent juste avant de se faire opérer — "Docteur, je me réveillerai pas." Et c'est ce qui leur arrive. Ils ont tenu parole... Quand j'ai pris la décision d'arrêter la peinture, j'ai cru que c'était provisoire..., que loin de ton père j'allais m'y remettre, mais non, c'était définitif. Et c'est mieux comme ça. Ce que tu as vu là-haut, des morceaux, des morceaux, impossible à rassembler.

OLIVIER — *(en même temps)* Non, non...

REINE — Avant je me disais, " Reine, Reine, tu n'as rien fait, tu ne travailles pas assez, réveille-toi tôt le matin, prend tes pinceaux même la nuit s'il le faut ! Ton père ne comprenait pas. Il avait peur, peut-être ? *(un temps)* Tu fais comme lui, maintenant. Il faut bien qu'il reste quelque chose... Revenir, saisir, montrer s'en défaire, arranger... Arranger, voilà l'affaire ! Passer une vie entière à s'arranger, à ne pas montrer là où ça prend !

OLIVIER — Tes mots fabriquent tout..., ne servent qu'à le protéger encore.

REINE — Il n'en a plus besoin.

OLIVIER — C'est toi qui dit ça...

REINE — Non, non, Olivier, son histoire tient, ils sont des centaines comme lui à avoir pu continuer sans être inquiétés. La guerre a le pouvoir d'annuler toutes les proportions, alors on peut se débattre dans le n'importe quoi, mais un n'importe quoi meurtrier. Meurtrier... : Trier les morts, trier la mort... Pas de mesures ni de partages, à peine quelques matières. Toutes les images sont invisibles aujourd'hui... Tu ne vois pas la télé ?

OLIVIER — Non, je tourne la tête.

REINE — Alors ne réclame pas les photos !

(un temps)

OLIVIER — Comment tu as pu resté avec lui ?

REINE — Laissons ça !

OLIVIER — Répond-moi !

REINE — Il faut que je tape, tu n'auras jamais ton texte dans les temps.

OLIVIER — C'est ça ?

REINE — Laisse moi tranquille ! *(silence.)* Un client qui était là, à ta place m'a parlé un jour d'un auteur latin..., j'ai oublié son nom..., qui s'était retiré à la campagne après la mort de sa fille. Elle s'appelait Tullia..., oui, c'est ça, Tullia. Il était submergé par le chagrin... Alors pour se consoler..., il croyait à ça..., il s'envoyait des lettres où il parlait de sa fille. D'habitude, il écrivait des discours... Mais comment s'appelait-il ? *(un temps)* Il m'arrivent de raconter cette histoire à mes clients mais je me demande chaque fois s'ils m'écoutent...

OLIVIER — Tu dis, “mes clients”

REINE — Et alors..., ils me payent.

OLIVIER — Si tu veux...

REINE — Je les absorbe..., ils me payent deux fois, mais ils ne le savent pas... Oui, certains le devinent..., mais ils sont rares... Ça doit se voir parfois que je me nourris de leurs mots... Je voudrais bien les franchir mais je n'y arrive pas.

OLIVIER — Reine ...

REINE — Cesse de m'appeler ! C'est un combat, tous les matins je le reprends ! *(un temps)* Mes clients ont le ton la déception, sauf... Ils s'adressent et croient se faire une place mais n'arrivent à rien. *(un temps)* Se faire une place..., trouver sa place... Olivier, si tu les voyais ramper jusqu'ici, certains m'avouent qu'ils passent et repassent sans oser entrer. Tu m'a apporter un manuscrit..., rien à inventer pour sûr, non, non. *(un temps)* Si tu lisais ce qu'on m'apporte...

OLIVIER — Reine.

REINE — Non, non. Reste un jour dans un coin..., là derrière, par exemple et regarde-les arriver, s'empêtrer dans leur manque de mots, pourtant ils font l'effort d'en prendre, ils ne travaillent qu'à ça, sauf... Si tu les voyais..., tous condamnés à la parure, à la réussite. Ça rate partout, Olivier, partout, sauf... Cirque du désespoir, de la solitude, des amis, du conjoint idéal, spécial, unique, sauf... Ça rate partout, je ne vois qu'ça ici. *(un temps)* Ils me font à penser à des dunes, un coup de vent et Pfffit, ils sont ailleurs... Ronds, mous, friables..., là où ça s'enfonce. Viens vérifier, un jour mais peut-être que... *(hurlant)* Ne me regarde pas comme ça !

OLIVIER — Qu'est-ce qui te prend ?

REINE — Je sais de quoi je parle ! Toi aussi ! *(un temps)* Pardonne-moi, il m'arrive de *(un temps)* Un matin je me suis levée, incapable de rien... J'ai erré dans la ville, je ne savais plus où j'étais... J'avais froid, je me suis arrêtée dans une église. C'est commode les Temples, on les a inventés pour se pelotonner..., ça doit donner chaud pour attirer autant, non ? Je les entendais les fidèles..., réunis pour chanter : "Dieu nous a dit", "Dieu nous a dit". Ils se réunissent pour le faire parler... Ils chantaient si fort qu'une fois dehors ils en oublient ce qu'il leur a dit... Mais on continue, cependant *(un temps)* Regarde un peu..., si moi j'étais sortie en criant : "Dieu m'a dit !, Dieu m'a dit !", on m'aurait coffrée...Pardonne-moi, pardonne-moi...

(un temps)

OLIVIER — Pourquoi tu me parles de ça ?

REINE — Je ne sais pas... Ma jambe me fait très mal ce soir.

NOIR

Seconde partie

Au magasin.

Reine est à la machine.

OLIVIER— Où en es-tu ?

REINE — Qu'est-ce tu dis ?

(un temps)

OLIVIER— A quelle page es-tu ?

REINE — A la page 28 de ton texte, ça fait la 45 pour moi. Je n'ai jamais vu une écriture si serrée. C'est pénible... J'ai constamment besoin d'une règle pour repérer les lignes. Tu voulais cacher tout le blanc en écrivant ?

OLIVIER — Ça n'avance pas beaucoup...

REINE — Ton texte m'embarrasse..., je ne peux rien faire d'autre. Et puis cette graphie tordue et sinueuse, aucune lettre n'est vraiment formée...

OLIVIER— Mais le texte... ?

REINE — *(gênée)* Je... Je..., ne sais pas quoi dire...

OLIVIER — Reine.

REINE — Si je l'avais lu avant, je crois que... Pourquoi tu l'as écrit ?

OLIVIER — “Question”

REINE — Hier soir encore..., pendant que tu... J'ai cru un moment en lisant certains passages, mais non, non... Olivier, ça ne tient pas. *(silence lourd)* Ne me regarde pas comme ça...

OLIVIER — J'ai compris.

REINE — Ecoute-moi... Il faudrait que tu le reprennes entièrement, que tu développes des parties, que tu en réduises d'autres... Et puis il y a beaucoup de fautes... Je te montrerai où tu pourrais le retravailler..., j'ai pris des notes, regarde...

OLIVIER — Non. Et tu as attendu tout ce temps pour m'en parler ! *(un temps)*

REINE — Je..., je ne savais pas comment faire... Ecoute-moi... Tu ne veux pas regarder..., j'ai noté ce qu'il faudrait reprendre. Je t'en prie...

OLIVIER *(regarde les notes de loin)* — Tu as écrit tout ça... Et tu appelles ça des notes... Des parties entières sont réécrites.

REINE — Tout n'est pas à écarter.

OLIVIER — Je toucherai plus ce texte, fais-en ce que tu veux.

REINE — Ne dis pas ça.

OLIVIER — Ecoute, il ta fait écrire toutes ces pages, continues-le, je t'en prie !

(un temps)

REINE — Je crois que j'aurais préféré ne jamais te revoir. *(Elle empoigne son manteau eet commence à l'enfiler)*. Il faut que je sorte...

OLIVIER *(se place devant elle)* — Attend...

REINE — Laisse-moi passer.

OLIVIER — Reine.

(Elle le scrute presdque inquiète.

OLIVIER — Ne sors pas maintenant...

REINE — Qu'est-ce qui se passe ?

OLIVIER — Je ne sais pas... Quelquefois je me sens incapable de me retrouver seul..., c'est comme une menace...

REINE (*délicatement*) — J'ai besoin de sortir, Olivier...

OLIVIER — Ne me touche pas. (*silence*) Tu es partie comme ça... (*un temps*) Je suis rentré de l'école..., Marthe était là le soir..., elle n'avait pas l'habitude... J'ai pensé qu'il était arrivé quelque chose de grave. Tu as disparu sans rien dire... Quand on a douze ans... Il restait tout aux Accates, Reine..., même les tableaux...

REINE — J'avais demandé à Marthe de t'expliquer...

(*un temps*)

OLIVIER — Mais toi.

REINE — Parler, rajouter des mots ? Expliquer quoi ? Ce que tu sais maintenant. (*silence*) Parfois, il m'arrive de penser que je n'ai jamais rien fait de possible... Que j'ai passé du temps à surseoir aux idées, aux actes... Ici, je pense toujours aux formes et aux couleurs qui traînent sur les toiles que j'ai abandonnées. Comment m'en accommoder encore... ? (*elle se présente devant les toiles et les effleure de ses mains.*) Si un jour je peignais à nouveau, je crois que je tournerais complètement... Oui, je serais incapable de reprendre les mêmes objets. Tu te souviens de ce bleu obsédant. Partout... C'est comme si j'avais tenu à une seule couleur...

OLIVIER — C'était pas le même bleu, pourtant.

REINE — Oui. Mais je n'ai jamais voulu appliquer la même couleur. C'est impossible... Tu dis un peu ça dans ton texte sur Giorgione... Que font-ils ceux qui s'acharne sur un noir, sur un gris ? (*un temps*) Tu t'es attaqué à un tableau difficile, c'est une énigme et pour longtemps encore.

OLIVIER — Je ne veux plus entendre parler de ce texte.

REINE — Si c'était si simple. Décider de ne plus parler d'un objet... Ne crois jamais à ça...

(*Silence.*)

Noir.)

Le magasin

SIMON — Tout est rentré dans l'ordre... Tu vois, il a fallu que tu intervienes.

REINE — Même pas.

SIMON — Non.

REINE — Reste avec ton idée...

(un temps)

SIMON — Sais-tu au moins ce qu'il a fait avec ces papiers ?

REINE — Tu les a récupérer, c'est l'essentiel...

SIMON — Pas tous, il manque des lettres.

REINE — Quelles lettres ?

SIMON — Des lettres... Je voudrais savoir ce qu'il en a fait... Mais personne ne pourra plus mettre la main sur ce qui restait. J'ai tout brûlé.

REINE — Qui a envie de s'occuper de ça, maintenant...

SIMON — Tu dis n'importe quoi. Et la librairie, et tous ses livres..., déjà oublié ce que je vends.

REINE — Il y a toujours de bonnes âmes pour dire "la guerre c'est la guerre", non ?

SIMON — *(d'un ton résigné)* Que veux-tu...

REINE — C'est ça !, passons par le fatalisme, avec cet accessoire on peut tout justifier. "Dieu est grand !" "Si Dieu veut !" "IL" a tout ordonné, même le désordre... "C'est comme ça", c'était ton expression favorite à l'époque, tu l'emploies toujours ? Ne me répond pas, c'est pas la peine, Non, non...

SIMON — Tu répètes toujours la même chose...

REINE — Laisse-moi maintenant, je me prends à te parler comme si on pouvait... Va-t-en !!
(*Silence*)

SIMON — Reine...

REINE — Tu n'as pas entendu !

SIMON — Reine.

REINE — Pourquoi tu es encore venu...? Ne franchis plus cette porte !

SIMON — Tu me détestes à ce point...

REINE — Même pas.

SIMON — Tu traîne encore cette jambe...

REINE — C'est toi qui dis ça ! Va t-en Simon, je t'en prie.

(*un temps*)

SIMON — C'est vrai que tu veux prendre tous les tableaux des Accates.

REINE — Qui t'a dit ça ?

SIMON — Je le sais...

REINE — Encore tes mystères...

SIMON — Et ceux-là ?

REINE — Simon.

(*Soudain, Olivier entre. Silence.*)

OLIVIER — Qu'est-ce tu fais ici ?

SIMON — Et toi ?

(silence)

OLIVIER — Répond.

SIMON — L'autre jour, à la librairie, j'ai pensé que s'il t'arrivait d'être emporté je pourrais ne pas l'apprendre. *(un temps)* Ça t'indiffère ce que je pense...

OLIVIER — Tu dis ça..., toi...

SIMON — Oui.

OLIVIER — Quelquefois on prend des engagements tout en sachant qu'on ne les tiendra pas...

REINE — Arrêtez ! Simon, maintenant tu dois partir ! Tu as obtenu ce que tu voulais ?

SIMON — Tu ne rentreras plus à la maison, Olivier ? *(un temps)* Où vis-tu maintenant, ici... ?

REINE — Simon !

OLIVIER — Qu'est-ce qu'il a obtenu... ? Laisse-le parler.

REINE — Olivier !

(un temps)

OLIVIER — Je vous regarde en ce moment et je me demande comment j'ai pu vivre tant d'années au milieu de vous.

SIMON — C'est toi qui dis ça.

OLIVIER — Combien de temps que j'veus ai pas vu tous les deux sous la même lumière... J'ai bien imaginé cette scène..., mais il manquait le décor...

SIMON — Tu ne toucheras plus à la malle, aux livres... J'ai changé la serrure de la cave.

OLIVIER — Plus besoin de la malle !

REINE — *(en même temps)* Va t-en !!

SIMON — Ensemble...

REINE — Sortez tous les deux, je ne veux plus vous entendre !!

OLIVIER — Reine.

REINE — TAIS-TOI !!

SIMON — Pas la peine de crier...

REINE — Je vous retrouve tous les deux, tel quel..., il me semble revenir des années en arrière. En un instant !

SIMON — Des alliés objectifs.

OLIVIER — Tu n'as peur de rien !

SIMON — J'ai appris, mon fils !

OLIVIER — C'est ça !

SIMON — Exactement.

REINE — Simon !

SIMON — Tu vas me dire maintenant pourquoi tu as dérobé les lettres ?

REINE — Mais de quelles lettres vous parlez ? **SORTEZ D'ICI !**

SIMON — Pas la peine de crier...

OLIVIER — Regarde-le Reine, regarde-le bien, c'est devenu officiel, ça c'est construit une respectabilité, ça vend même des livres de gauche, puisque ça fait du chiffre, ça montre même de l'audace... Ça veut même encore impressionner. Ça crie aussi. Tu n'entends pas des voix ? Des appels ? Moi j'entends crier de toutes parts, mais c'est peut-être la honte.

SIMON — De quoi tu parles ?

OLIVIER — De quoi je parle... " Trier la mort, trier les morts "... Ça avance, jamais ça s'arrête, c'est comme une force. Domestiquer les éléments..., mais non, on n'y peut rien. C'est plus fort que tout. Aucune loi, pas même des traces. Et tout ceux qui s'arrangent pour les effacer, non !, les annuler. C'est pas ce que tu me disais, l'autre jour ? Tu dis plus rien, Reine ? Regarde-le bien ! N'aie pas peur ! Il ne peut plus rien, c'est pour ça qu'il parle, qu'il reste devant nous.

REINE — *(en même temps)* Tais-toi.

OLIVIER— Tu ne veux pas en entendre parler, toi aussi ?

REINE — *(en même temps)* Arrête !!

OLIVIER— NON ! Regarde-le bien !, c'est comme ça qu'on fait pour tenir, on sort de la carapace, on saute du mur.

SIMON — C'est ce qu'on t'apprend à ton Ecole ?

OLIVIER— Mieux qu'ça ! "A mon Ecole", je croyais avoir appris à voir..., des tableaux, des formes..., mais non ! Il y a trop de couches entre...

SIMON — Tiens, demande-lui ! ELLE, elle peut te répondre.

REINE — Taisez-vous ! *(silence lourd)* Vous êtes faits de la même eau...

OLIVIER — REINE !

REINE — Toi, Olivier tu cries, parce que tu crois que les mots sont les seuls à nous conduire. Et toi, en te présentant devant nous, tu penses que tu va encore mieux te cacher... Tu es dans le vrai, Simon, peut-être pour la première fois de ta vie. Il fallut que je parte pour comprendre avec quoi je m'arrangeais entre vous... *(un temps et puis douloureusement)* Je croyais être forte, mais non, non...

(Elle sort. Silence.)

SIMON — Elle est partie comme ça, sur un coup de tête.

OLIVIER— Reine s'est toujours préparée à partir... J'ai compris ça très tard... On met parfois du temps à faire la chose. Reine n'était déjà plus aux Accates.

(un temps)

SIMON — Tu ne vas plus revenir à la maison, toi aussi ?...

OLIVIER — Regarde-moi bien. C'est la dernière fois que tu me vois.

SIMON — Tu parles comme elle.

OLIVIER — Juste avant que tu arrives, on a préparé le texte.

SIMON — Tu ne crois pas si bien dire. *(un temps)* Tu as beaucoup maigri... Où est-elle allée, d'après-toi ?

OLIVIER — Vas-t-en ! Tu n'as jamais rien compris.

(un temps)

SIMON — Tu ne reviendras jamais plus aux Accates...

OLIVIER— C'est plus la peine de m'écrire.

(silence.)

NOIR

Quelques années plus tard.

Le magasin est devenu un atelier de peintre. Il est couvert de peintures grand-format, en cours ou achevées.

VEYAN — Quelle chaleur dans ce cimetière, pas un arbre ne le protège...

REINE — Tu veux boire quelque chose ?

VEYAN — Oui.

OLIVIER — Moi aussi.

VEYAN — C'est bon... *(silence)* Je ne sais plus..., vous êtes arrivé à quelle heure ?

OLIVIER — Par l'avion de 10h30. Tous les vols de la veille étaient complets

VEYAN — Vous êtes arrivé à temps.

OLIVIER — Pierre..., je vous voulais vous dire... Heureusement que vous êtes occupé de tout..., Même si j'étais arrivé plus tôt, je n'en aurais pas eu la force.

VEYAN — Ce qui a compliqué l'affaire, c'est le transport du corps à Marseille. Je ne savais pas que votre mère était enterrée dans le Sud. C'était une normande, non ? *(un temps)* Quel monde, dans ce cimetière...

OLIVIER — Oui..., ça m'a surpris...

VEYAN — Et on n'a pas publié d'annonce. *(un temps)* Tu as même été reconnue par des clients de la librairie.

REINE — Oui...

OLIVIER — Je n'ai rien vu...

(silence)

VEYAN — J'ai promis de passer à l'Ecole après les obsèques. Je vous rejoindrai dans la soirée. Vous serez là, Olivier.

OLIVIER — Heu... je ne sais pas..., j'ai un avion demain à 15 H.

REINE — Oui on se sera ici...

OLIVIER — A ce soir.

(il sort. Silence.)

REINE — J'ai passé des années à prévoir les scènes les plus insensées pour me préparer au pire... Mais je n'ai jamais pensé que je pourrais un jour assister à ses obsèques.

(un temps)

OLIVIER — Il attendait que je vienne..., il attendait... J'en suis sûr...

REINE — Qu'est-ce que tu en sais ?

OLIVIER — Quand je l'ai aperçu sur son lit de mort juste avant qu'on le dépose dans le cercueil..., je me suis demandé s'il n'avait pas monté une dernière machination pour que je rapplique... Reine, ce qu'il m'écrivait dans ses lettres, c'était d'une violence... Il avait eu mon adresse en Italie... A la fin je ne les ouvrais même pas... Il m'écrivait presque chaque jour...

REINE — En croyant qu'avec les mots on peut tout annuler. *(un temps)* Tu lui répondais... ?

OLIVIER — Pas la peine... Il savait déjà tout ce que je pouvais lui dire. Non ! *(silence)* Quand je l'ai vu dans cette boîte..., avec ce visage si calme, j'ai pensé à tous les noms qu'il a condamnés... Il gardait des listes d'adresses, des évaluations de biens, il marquait tout dans le détail. C'était comme ça qu'il faisait ?

REINE — Détruis, ces lettres, n'en garde aucune... A quoi ça servirait...

(un temps)

OLIVIER — Comme ceux de la malle... Il me racontait des histoires de la guerre, il parlait de ma mère... *(un temps)* Il l'a rejoins maintenant... Il aurait voulu que tu la connaisses... Il n'arrêtait pas de me parler de toi. Regardes-les.*(un temps)* Tu ne veux pas ?

(un temps)

REINE — Qu'est-ce qu'il disait sur ta mère ?

OLIVIER — Qu'elle pouvait être comme une étrangère près de lui..., que je lui ressemblais quand j'attendais pour parler... Il répétait qu'elle était morte trop jeune..., qu'elle avait peur de la mort. Qu'elle en parlait tout le temps... Il ne supportait pas de l'entendre parler de la mort. Déjà, elle lui demandait de moins fumer... Il se demandait pourquoi il n'avait plus une seule photo d'elle. *(un temps)* Il parlait d'elle dans chaque lettre..., je ne comprenais pas. Qu'il voulait être enterré près d'elle.*(un temps)* D'habitude on pleure à un enterrement, non ? Tu as vu aujourd'hui, personne. *(un temps)* Qu'est-ce qu'il dit dans la lettre qu'il t'a laissée ? *(un temps)* Tu l'as pas ouverte ?

REINE — Comme les autres, avant... Détruis tout ça !

(un temps)

OLIVIER — Il t'écrivait encore ? *(silence)* Je ne les ouvrais même plus... Des lettres entières semblaient copier les précédentes, il reprenaient toujours les mêmes formules... "Je témoigne de...", "Autrefois, rien ni personne..." *(un temps)* Il voulait savoir ce que tu faisais de tes journées, pourquoi tu avais fermé le magasin, qu'est-ce tu étais devenue..., est-ce que tu vivais de la peinture ?... "Raconte-moi, Raconte-moi, mon fils..." *(un temps)* "Mon fils..." *(un temps)* Il t'écrivait, à toi aussi ? Reine, répond-moi.

(un temps)

REINE — Oui..., avant... Au début... Quelques mois après l'ouverture du magasin, il a commencé à m'écrire..., presque une lettre par jour et puis il s'est arrêté.

OLIVIER — Tu ne lui répondais pas.

REINE — Quoi ? (*un temps*) Je lui renvoyais toutes ses lettres. Je préparais même des enveloppes de retour à l'avance. L'enveloppe que je recevais le mardi, il la retrouvait sous pli le mercredi. C'était un jeu... Il s'est fatigué avant moi...

(*un temps*)

OLIVIER — Je me souviens de ces enveloppes épaisses aux Accates..., il les empilait sur sa table de nuit. Elles m'intriguaient beaucoup ces enveloppes fermées... Quand Marthe faisait la poussière, elles glissaient sous le lit. Marthe jurait de tous les noms de Dieu. (*un temps*) Il ne les a jamais jetées..., elles étaient dans la malle verte..., au milieu des vieux papiers... (*un temps*) Tu veux regarder ?

REINE — Non.

OLIVIER — Dans la dernière il parle de ses lettres..., de mon silence, de l'argent..., des Accates... (*un temps*) Tout l'argent et l'or, cachés à la cuisine...

REINE — Tu savais qu'il avait tout ça... ?

OLIVIER — Il a tout bien organisé..., laissé tout ce fric pour qu'on lui soit redevable. Il aimait ça, les dettes. Je me souviens, à la librairie il proposait d'ouvrir des comptes à qui voulait...

(*silence*)

REINE — Qu'est-ce tu vas faire de la librairie ?

OLIVIER — Désormais, ma vie est en Italie... Me retrouver dans ses murs, non... Même la maison, je ne pourrais plus l'approcher. Ce matin, quand je suis retourné pour le voir, j'ai tout ouvert là-bas. Sa manie de laisser les volets entre baillés... (*un temps*) Pas besoin d'attendre qu'ils expulsent le corps..., lui tout près, sur son lit. (*un temps*) Incroyable ! Une lettre à chacun, ses "ultimes recommandations", comme il a écrit. Toujours le sens de la formule. (*un temps et comme en lui-même*) Il a disparu..., il a

disparu..., il ne pourra plus paraître là, tout d'un coup, comme il lui arrivé autrefois d'apparaître ici sans qu'on l'attende. Non, non... Maintenant on est sûr de sa place... Plus de tractation possible...

REINE — Va dormir un peu, monte..., tu es épuisé...

(un temps)

OLIVIER — Je me sens sale. *(un temps)* Pourquoi tu n'as pas accepté d'aller voir son corps aux Accates ?

REINE — On rentre juste du cimetière, Olivier...

OLIVIER — Je t'en prie, répond-moi.

REINE — Je ne pouvais pas. Et puis chez moi on ne peut pas regarder la figure d'un mort.

OLIVIER — On l'aurait recouverte...

REINE — Je ne pouvais pas... A quoi ça aurait servi, il n'avait plus besoin de personne...

(silence)

OLIVIER — Tu as gardé mon texte ?

REINE — De quoi tu parles, maintenant ?

OLIVIER — Giorgione...

REINE — Ah, Giorgione... Il doit être là dans un tiroir, derrière ce tableau ou derrière le drap..., je ne sais plus...

OLIVIER — Tu ne l'aurais pas jeté ?

REINE — Qu'est-ce qui te prend ?

OLIVIER — J'ai envie de le reprendre.

REINE — Juste maintenant ?

OLIVIER — Oui.

REINE — Je le chercherai plus tard... Je suis sûre qu'il est encore dans l'atelier...

(silence)

OLIVIER — On peut changer comme ça...

REINE — Oui...

OLIVIER — Tu as arrêté d'écrire pour les autres et tu as repris la peinture.

REINE — Pour le moment...

(silence.

Musique)

Dans l'atelier, des mois plus tard.

(bruit de vagues qui s'échouent sur une plage. Une sirène de bateau fend la musique et le bruit du vent qui survient en rafales.)

VEYAN — Exactement. *(un temps)* Tu as des nouvelles d'Olivier.

REINE — *(laconique)* Il m'écrit.

VEYAN — Et alors ?

REINE — *(même jeu)* Ça va...

(un temps)

VEYAN — Pourquoi tu es gênée chaque fois que je te parle d'Olivier ?

REINE — *(à peine convaincante)* Pas du tout.

VEYAN — Ne joue pas, Reine..., tu n'as plus de clients.

REINE — Et si on parlait d'autre chose...

(silence)

VEYAN — J'ai reçu une lettre, moi aussi. Il voudrait bien te revoir.

REINE — Pourquoi ?

VEYAN — Depuis qu'il est reparti en Italie, tu n'as jamais répondu à ses lettres.

REINE — Laissons ça, je t'en prie...

VEYAN — Reine.

(un temps)

REINE — *(dans un soupir de lassitude)* Si tu savais...

VEYAN — Quoi ?

REINE — *(après un effort)* Depuis les obsèques de Simon, peu de temps après son retour à Florence, Olivier m'envoie régulièrement les lettres que son père m'adressait juste après mon départ des Accates... Est-il devenu fou ? les lettres de la malle verte. Celles que j'avais refusé de lire. Et il croit que je vais le faire, maintenant.

VEYAN — Tu ne m'en as jamais parlé...

REINE — A quoi bon...

(un temps)

VEYAN — Il tient la librairie française de Florence.

REINE — Une librairie. *(un temps)* Ces lettres qui reviennent, m'obsèdent... Parfois j'en reçois deux fois... Il a pris soin de les photocopier

VEYAN — *(délicatement)* Tu ne répondras pas à Olivier.

REINE — Non.

VEYAN — *(d'une voix tendre et dans un souffle)* Viens...

FIN

